

I WOULD PREFER NOT TO^{CRÉATION}

Selma Alaoui / Mariedl asbl

22 > 26.02.2011 – 20H30

1 > 5.03.2011 – 20H30

dossier de presse



Théâtre Les Tanneurs / 75-77 rue des Tanneurs / 1000 Bruxelles
Tél : 02/502 37 43
www.lestanneurs.be
info@lestanneurs.be
Communication et presse: Marie Depré
marie@lestanneurs.be



I WOULD PREFER NOT TO CRÉATION

SELMA ALAOUÏ / MARIEDL ASBL

La mélancolie, ce petit air de je-suis-sur-une-falaise-je-regarde-la-mer-je-suis-triste-et-amoureux ne serait pas si 19^{ème} siècle qu'on le croit. Avec grâce, tendresse et burlesque, Selma Alaoui dresse le portrait de cet état qui pourrait bien être plus actuel qu'on ne veut bien le penser. Allers-retours entre excitation, euphorie, moments d'abattement complet et apathie créative... voilà l'exercice auquel la jeune metteur en scène soumet ses personnages dans un portrait généreux et insolite de la mélancolie.

Après *Anticlimax*, Selma Alaoui revient au Théâtre Les Tanneurs avec une pièce aux accents baroques : *I would prefer not to*. C'est une perle de culture irrégulière qu'elle nous propose, formée au gré d'expériences théâtrales, de vie et de lectures – mentionnons *La mère* de Stanislaw Witkiewicz (1924) et *Bartleby the Scrivener* d'Hermann Melville (1853).

Selma Alaoui a eu envie d'un théâtre imprévisible : parfois grandiose, parfois intime, bête et raffiné, poétique mais burlesque... elle nous balade donc à travers les siècles et les styles, dans une propriété qui se dégingue.

On y rencontrera Byron, sa cousine et amante Dahlia et sa suicidaire de mère. On y verra Dahlia se raccrochant à l'amour pour trouver un sens à sa vie, Byron trouver du travail tout en préférant ne pas et la mère, qui est de celles qu'on préférerait ne pas avoir à supporter tous les jours.

Note d'intention

Cependant j'étais loin d'être désespéré. Je ne le suis même pas devenu aujourd'hui. Je me donne seulement des airs. Le plus grand effort de ma vie a toujours été de parvenir à désespérer complètement, il n'y a rien à faire. Il y a toujours quelque chose en moi qui continue à sourire.

Romain Gary, La promesse de l'aube

Avec *I would prefer not to*, je veux explorer ce qu'on appelle la mélancolie.

Ce mot ne suggère généralement pas une réalité très réjouissante. On lui prête même souvent une connotation assez vaporeuse : cela évoque une tristesse vague, un doux spleen, voire une mollesse geignarde - un nombrilisme un peu agaçant.

J'y vois pour ma part un affect violent, délirant, furieux. Une sorte d'abattement terrible secoué de phases d'excitation euphorique. Un « chagrin dévorant » me semble être l'une des meilleures expressions. Elle renvoie à la fois à la « dépression profondément douloureuse du mélancolique, la suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer, la diminution du sentiment d'estime de soi » (Freud) et au feu dévastateur qui le consume. Pour moi, la mélancolie serait un mal anthropophage, à l'image du *Saturne dévorant un de ses enfants* de Goya. Une tristesse qui a la puissance d'engloutir celui qui en est atteint.

Aristote l'appelait la « maladie sacrée ». Car la mélancolie entraîne en un même temps repli sur soi et exaltation : elle est comme un gouffre où l'on s'abîme mais d'où sort également poésie, art, génie. Et c'est l'une des choses qui m'interpellent dans la mélancolie : elle embrasse la médiocrité et la noirceur tout comme l'éclat et la génialité. Ce gouffre depuis des millénaires a été une des conditions de la pensée, de l'art et de la philosophie ; comme si cet abîme ne pouvait entraîner que la mort ou la création la plus vive.

Je ressens un lien très profond entre l'affection mélancolique et le monde dans lequel nous vivons. La fameuse « crise » mondiale, qui est venue matraquer le cours de chacune de nos journées via les médias et les discussions donne à penser que nous sommes pris dans un désastre bouillonnant. Désastre parce que notre civilisation occidentale était déjà gravement en perte d'idéologies et avait abandonné le sens de l'absolu - et voilà que la crise nouvelle du capitalisme et du néolibéralisme montre une faille, fait s'effondrer tout un système de références ainsi que nos dernières grandes valeurs : le travail et l'argent. Bouillonnement car naît de cela des forces vives, des recherches de contre-modèles, des sursauts d'espérance.

Le capitalisme, notre dernier rempart, vient de montrer l'absurdité de son avancée en se mordant la queue : il a absorbé tous les concurrents et opposants, mais sans eux, il ne peut plus s'étendre ni prospérer. Or c'est ce capitalisme qui est venu s'imposer en chacun de nous jusqu'au plus profond de notre intimité : le rapport à l'autre en est empreint (l'Autre devient le concurrent), tout comme le rapport à soi-même (chacun est son propre mini-entrepris lancée dans le monde pour être performant, il faut réussir sa vie).

Si bien que cette crise de l'économie mondiale pourrait devenir crise de l'économie individuelle (au sens de mode de fonctionnement) : ce à quoi nous sommes attachés (que nous le voulions ou non) et qui régule notre existence s'effondre. Nous nous trouvons face à un réel problème de régénération de nos idéologies, qui selon moi est angoissant (paralysant même) et tout à la fois stimulant. J'ai parfois cette sensation d'être coincée dans un laps de temps mouvant et désordonné dont on ne connaît pas l'issue ; la seule chose que l'on sait, c'est que pour échapper à la catastrophe totale, il faut que l'issue advienne... Cette urgence d'en échapper est doublée de l'angoisse liée à l'idée de la fin de l'humanité, non pas mystico-apocalyptique mais bien réelle, annoncée par les alertes incessantes de la dégénérescence de l'écosystème...

Époque agitée génératrice de mélancolie...

Alors certes, on pourrait objecter qu'en ces temps sombres, on ferait justement mieux d'évacuer ces questions épineuses et lourdes, que tout cela est bien déprimant et qu'aborder la mélancolie nous enfonce encore un peu plus dans le marasme. En un mot : on n'a pas besoin d'être une lumière pour voir que le monde va mal, et on n'a pas franchement besoin d'en remettre une couche. Moi je ne suis pas du tout d'accord avec ça. Et pourtant je ne suis ni masochiste, ni pessimiste, ni perverse ; je ne pense pas que tout est pourri et qu'on ferait mieux de tous se flinguer (d'ailleurs si je pensais ça, je ne ferais certainement pas de théâtre et je ne serais surtout pas en train d'écrire ceci).

J'en ai juste assez d'être dans une société où il y a des zones de sentiments inavouables, où l'on doit éviter de parler de ce qui est nul, moche, vieux, faible, triste, désespéré – ou alors où l'on en parle pour créer du pathétique et du sensationnel. J'en ai un peu marre de l'entertainment, de ce qui est cool, de ce qui est « djeune » – tout cela me projette hors de la vie (de sa beauté et de sa laideur, de son irrégularité) et de la mort. Cela m'éloigne du réel.

Il y a un article du philosophe Paul Virilio que j'aime beaucoup. Il y parle d'une « régression de l'Humanité vers l'origine ». Il dit : « nous sommes passés au culte du teen puis à celui de l'enfant. Toutes les valeurs tournent autour de lui. Interdit de lui coller une claque, de lui faire un baiser, il faut le respecter comme une idole – et ce faisant on régresse tous vers le baby. (...) Plutôt que de penser l'imminence du désastre, le regarder en face, l'étudier avec sang-froid, on remonte à l'acte de naissance, on veut demeurer absolument en dehors de la maturité, et même en dehors de la jeunesse, ou de la révolte de l'adolescence. On retourne dans les limbes de l'origine. On a si peur qu'on préfère vivre dans l'inconscience de notre inhumanité. ».

Pour moi la mélancolie fait partie de cette « inhumanité » que l'on redoute. Elle est le côté obscur (honteux) dans une ère d'infantilisation générale où nous devrions être des êtres simples et candides pour qui tout baigne (comme dans le ventre de maman), que rien ne traverse et qui ne pleurent pas – exception faite quand Michael Jackson meurt ou que Barack Obama reçoit le Prix Nobel de la paix. Or le mal-être, le doute existentiel, la souffrance morale, la maladie psychique sont des problèmes humains bien réels, et des problèmes de société bien réels (selon le dernier rapport de l'OMS, en Europe, les troubles neuropsychiatriques constituent la deuxième cause de morbidité après les maladies cardiovasculaires, la dépression étant la troisième).

Le but n'est donc pas de faire un spectacle au constat démoralisant, mais d'oser pénétrer dans ce « mal du siècle » qu'est la mélancolie avec toute la fougue et la fantaisie que le théâtre permet. Et d'ailleurs, je trouve que la mélancolie aujourd'hui est loin de n'être qu'une forme de dépression ou un problème de santé publique qui coûte cher aux entreprises et mutuelles - ou encore une manigance de l'industrie pharmaceutique pour faire augmenter les ventes de Valium et de Prozac. La mélancolie a trait avec les entrailles humaines et le regard que l'Homme porte sur lui-même. La mélancolie fait jaillir de la beauté de la noirceur. L'art peut justement poser une alternative à l'impuissance de la médecine à guérir ce mal, en faisant luire cette beauté sombre, ce soleil noir, qui pour ma part m'émeut beaucoup...

Et maintenant, je rêve : un spectacle qui parlerait du désastre intime et universel - et de la beauté de ce désastre. Un spectacle sur le désespoir - et l'espoir qui peut en jaillir. Un spectacle qui parlerait de la mort et de la destruction avec une théâtralité vive, drôle, régénérante. Un spectacle qui parlerait de la misère du désarroi humain et de la possibilité de transcendance de ce désarroi. Un spectacle d'amour.

Selma Alaoui

La mélancolie

En travaillant à l'adaptation, Selma Alaoui a toujours eu en tête qu'*I would prefer not to* devait être comme une vivisection de l'âme. Mot un peu démodé : « âme ». Elle ne l'entend pas au sens religieux, mais plutôt scientifique (le mot n'évoque pas une chose aérienne, mais de la matière vivante). Donc, elle s'est intéressée aux études médicales sur la mélancolie, à ce que la psychanalyse en dit, à ces tentatives très rationnelles de pénétrer une âme humaine, un cœur, un cerveau.

Pour Freud, le mélancolique est un être qui ne sait pas perdre. Personne n'est mort, et c'est bien cela le désastre : sa mélancolie est le résultat d'un deuil sans objet. Il a en permanence la sensation d'avoir subi un préjudice, sans savoir lequel. Il se sent privé de quelque chose, sans savoir de quoi. En découle une peine qui se nourrit d'elle-même et n'a pas d'issue, puisqu'elle n'a pas de motif réel. En tout cas, le mélancolique est persuadé qu'il lui manque une « chose » inidentifiable, qu'il se met à adorer et haïr, car sans elle il ne peut vivre alors qu'elle lui échappe en permanence.

Dans la tradition picturale de la mélancolie, il y a souvent une analogie entre le mélancolique et le monde qui l'entoure. On retrouve partout le motif du « paysage état d'âme ». C'est pourquoi le paysage d'*I would prefer not to* change de visage au gré de l'état mental des personnages. Chez le mélancolique, les frontières entre fiction et réalité sont en permanence brouillées. C'est comme s'il se trouvait dans un état de conscience modifié : le vrai et le faux, le fantasmé et le réel coexistent. Il n'y a pas d'état normal, seulement de l'extra lucidité ou du délire. C'est pourquoi, dans *I would prefer not to*, la drogue n'est jamais loin, qu'elle soit sous forme d'alcool, de sexe ou de cocaïne. Elle est ce qui propulse dans un état second, procure l'extase, extrait de la solitude ; elle est aussi ce qui abîme et permet au mélancolique de relancer incessamment la défaite de sa vie. Tous les personnages ont des comportements addictifs, toxicomanes ou boulimiques.

Toujours en suivant cette logique de rupture, *I would prefer not to* essaie de transcrire la désorganisation des pulsions du mélancolique. Maladie du moi, la mélancolie serait comme un dérèglement de l'articulation des pulsions de vie et des pulsions de mort (pour la psychanalyse, nous n'avons pas de vraie représentation de la mort dans notre inconscient ; la mort est présente chez le vivant mais sous forme de pulsion de mort, mêlée à une pulsion érotique). Ainsi, les personnages d'*I would prefer not to* offrent leur corps et leur destin à des pulsions de mort exacerbées : la souffrance est toujours érotisée - ou conduit à une jouissance morose. Il y a une place pour l'érotisme dans le spectacle, mais un érotisme un peu étrange, un peu obscur, jamais pleinement vécu.

L'écriture

Les recherches sur la mélancolie que Selma Alaoui a menées à plusieurs sources d'inspirations romanesques, théâtrales, picturales. A partir des œuvres qui ont retenu son attention, elle a écrit un canevas de travail pour le plateau. Il s'agit donc d'une adaptation-réécriture de plusieurs textes. Le personnage de Byron est la fusion des deux héros masculins de ces œuvres:

- *La mère* de Stanislaw Witkiewicz (1924)
- *Bartleby the Scrivener* de Hermann Melville (1853)

Selma Alaoui s'est d'abord concentrée sur la solitude désespérée des personnages et sur les pulsions de mort et de sexe qui y sont liées. Elle fait cohabiter ses personnages, Byron et Dahlia, envahis d'une « crise mélancolique » avec d'autres personnages qui sont leurs démons, leurs angoisses mais aussi leurs rêves.

Ainsi, elle a travaillé à partir de *La mère*, une pièce de Witkiewicz datant de 1924, dans laquelle on trouve la dimension absurde et grotesque de la mélancolie tout comme une forme de théâtralité « perturbée ». La pièce débute comme un drame bourgeois lisse, pour disjoncter par toutes les extravagances possibles (meurtres et résurrections immédiates, explosion de l'espace et du temps, sensualité inopinée, prise de drogues à outrance). On obtient un théâtre halluciné, dans lequel les longues plaintes désespérées des personnages (reflet de leur désert existentiel) sont entrecoupées d'actions brutes, excessives, souvent violentes et constamment fantasmagoriques. La mère est une parodie de drame psychologique familial, qui n'a justement que faire de la cohérence psychologique et de la vraisemblance de l'action. C'est aussi une pièce très drôle. Elle en a extrait la relation Byron / la mère et le personnage de Sophie.

Enfin, pour le parcours de Byron, elle s'est inspirée de *Bartleby the Scrivener*, courte nouvelle d'Hermann Melville écrite en 1853. Le personnage de Bartleby est à mon sens LE mélancolique acharné. Employé dans une étude d'avocats à Wall street, il a pour seuls mots « I would prefer not to » (« Je préférerais ne pas »), unique réponse à tout ce qu'on lui demande d'accomplir. Sans autre forme d'explication, il refuse l'action en bloc. Son obstination nonchalante désarme tous ceux qui l'entourent. Au fil du texte, il s'enferme dans une descente lente et mortifère, tout en martelant son I would prefer not to, qui en devient d'une absurdité drôle et sans appel.

Pour l'écriture d'*I would prefer not to*, Selma Alaoui souhaitait que l'on suive des histoires personnelles dans leur chronologie et que ces récits de vie aient pour écho lointain l'Histoire de notre monde. Comme si les êtres d'*I would prefer not to* promenaient avec eux des morceaux de monde englouti, dans l'idée que nous sommes des points dans la durée universelle qui portons avec nous les traces de nos ancêtres.

Dans *I would prefer not to*, les rapports des personnages fonctionnent sur ce système de manque. Chacun d'eux a un désir de destruction de soi, mais en réalité, cette violence dissimule un désir de massacrer cette « chose », cet Autre qui échappe. Si la mélancolie est une forme de douleur liée au manque, alors la passion amoureuse devait trouver une large place dans le spectacle.

Selma Alaoui se réfère au cannibalisme mélancolique : le mélancolique préfère posséder l'Autre (le déchiqueter, le mettre en morceau) plutôt que d'être abandonné. Ce cannibalisme est bien sûr porteur de désir sexuel.

La tonalité des scènes peut varier très fortement d'un moment à l'autre. On passe de moments doux et poétiques à des moments d'explosion générale. Comme le mélancolique qui connaît des phases de plénitude lyrique immédiatement suivies de coups de folie, le spectacle fait se succéder des instants de théâtre intimiste, des atmosphères feutrées et des scènes ultra-théâtrales et extravagantes.

Selma Alaoui a construit son texte en quatre parties :

Ainsi, la **première partie** du spectacle, *La vie de château (autrefois)*, part d'une recherche sur la nostalgie, reliée au passé, à l'enfance et à l'idée de civilisation idéale perdue. Elle est construite comme « souvenir aux contours flous » dans une atmosphère ouatée, feutrée. Selma Alaoui teinte cette ouverture de spectacle de romantisme du XIX^e siècle. Le parallèle est le suivant : Byron et Dahlia ont perdu leur enfance et la regrette, comme les Hommes du XXI^e siècle ont perdu le temps des romances et des châteaux...

Les **deux parties suivantes**, *Ceux qui n'en mènent pas large* et *I would prefer not to* ont pour axe la frénésie du présent, ou « l'âge adulte et ses contraintes ». Selma Alaoui y dessine un théâtre moins flottant, moins mouvant. Les situations sont plus concrètes. Dans la deuxième partie, *Ceux qui n'en mènent pas large*, l'enfance et bel et bien évanouie. Finie la vie de château, on entre dans le XX^e siècle.

Tout s'accélère dans la partie *I would prefer not to*. Selma Alaoui a pensé cette partie comme une entrée fracassante dans le XXI^e siècle : perte des idéaux, effondrement du mythe de la réussite par le travail, délitement de l'amour.

La **dernière partie**, *Après le désastre*, est inspirée de l'idée d'avenir abyssal. Elle aborde les thèmes de la vieillesse, du deuil et de la mort, mais aussi de la renaissance qui peut en résulter. Mais le spectacle se clôt sur un point d'interrogation : quelle nouvelle Humanité sortira de cette Humanité défaite et mélancolique ?

La mise en scène

Dans *I would prefer not to*, il y a un ancrage dans notre réel. Mais tout se passe comme si ce réel était déformé par la subjectivité humaine. Comme si on ouvrait un homme en deux, pour regarder à quoi ressemble le monde une fois qu'il est passé à travers lui - pour Selma Alaoui, la meilleure expression de cette réalité passée par le prisme de l'âme humaine (pour en ressortir teintée d'un regard, d'une émotion), c'est le rêve.

Deux lignes dans *I would prefer not to* viennent tantôt s'entrecouper, tantôt se confondre : celle du fantasme et celle de la réalité.

Selma Alaoui désire que le spectacle ait une théâtralité assez brute, simple, directe tout en conservant des bizarreries, des glissements.

Il y a beaucoup de scènes d'*I would prefer not to* à ne pas prendre au sérieux. Certes, la mélancolie est un état sourd, triste, profond, mais cet état renvoie à une certaine ivresse et à l'idée de non-sens, que Selma Alaoui veut exploiter théâtralement. Que le spectacle soit « enlevé ». C'est un mot qui veut tout dire et ne rien dire, c'est cette légèreté qui peut naître de la lourdeur - et inversement. Le rire et l'humour ne peuvent se départir d'un travail sur la noirceur de l'âme. L'humour a cette puissance de désamorcer un propos grave ou bien de le faire éclater avec d'autant plus de finesse. C'est à la fois un bouclier et une arme.

Selma Alaoui travaille avec les acteurs à ce que le spectacle passe en douceur d'instant de comédie à des instants plus sombres.

Distribution

Texte et mise en scène : **Selma Alaoui**

Assistanat à la mise en scène : **Guillaume Dumont**

Avec : **Anne-Pascale Clairembourg, Damien De Dobbeleer, Anne-Marie Loop, Emilie Maquest, Vincent Minne, Baptiste Sornin**

Scénographie, costumes : **Frédérique de Montblanc**

Création lumière et direction technique : **Nathalie Borlée**

Son : **Iannis Héaulme**

Une création de Mariedl asbl en coproduction avec le Théâtre Les Tanneurs et le Théâtre de la Place.

Avec l'aide du Ministère de la Communauté française Wallonie-Bruxelles – Service du Théâtre et du Théâtre de la Place.

Avec le soutien de l'asbl Théâtre & Publics



SELMA ALAOUI

Suite à une maîtrise de Lettres classiques qu'elle a suivie à Lille, Selma Alaoui s'est formée à la mise en scène et à l'interprétation dramatique à l'Institut National Supérieur des Arts du Spectacle de Bruxelles (INSAS) dont elle sort diplômée en 2006. Elle parfait sa formation en participant à divers stages, sous la direction de Ingrid von Wantosch Rekowski, Maya Bösch ou encore Jean-Michel Rabeux.

Au théâtre, Selma Alaoui a joué sous la direction d'Armel Roussel, Mariano Pensotti, Nicolas Luçon, Anne-Cécile Vandalem, Carla Python, Coline Struyf, Vincent Sornaga, etc. Au cinéma, elle a travaillé pour Vincent Lannoo, Ian Ménoyot, Bruno Tracq et les frères Jean-Pierre et Luc Dardenne.

Sa première mise en scène – *Anticlimax* de Werner Schwab – a été présentée au Théâtre Les Tanneurs en 2007 et a reçu le titre de meilleure découverte lors de la cérémonie des prix du Théâtre. Le spectacle a également obtenu le prix du jury international lors de sa présentation au Festival Emulation à Liège en 2008.

En mars 2011, après *I would prefer not to*, Selma Alaoui présentera une nouvelle mise en scène – *Black Tarentula* – dans le cadre du festival XS au Théâtre National de Bruxelles.

Depuis 2007, elle travaille au sein de la compagnie Mariedl dont elle est cofondatrice.

ANNE-PASCALE CLAIREMBOURG (DAHLIA)

Elle est sortie de l'IAD en 2000.

Depuis, on a pu la voir dans de nombreux spectacles dont *Le Ventriloque* et *Jours de pluie* mis en scène par Miriam Youssef (ZUT), *La princesse Maleine* de Maeterlinck et mis en scène par Jasmina Douieb (ZUT, Le Public), *Le Moine noir* de Tchekhov mis en scène par Denis Marleau, *Bérénice* de Racine, mis en scène par Philippe Sireuil (Martyrs), *Britannicus* de Racine mis en scène par George Lini (Atelier 210), *L'enfant froid* de Von Mayenburg mis en scène par Laurent Capelluto (ZUT), etc.

Elle a également une formation en chant, danse, piano et claquettes.

DAMIEN DE DOBELEER (LE JEUNE HOMME)

Il a été diplômé du Conservatoire de Mons en 2010.

Damien De Dobbeleer a joué Roméo dans *Roméo et Juliette* au théâtre des Galeries, dans *Le vicaire* au théâtre des Galeries et a également adapté des textes de Louis Ferdinand Céline pour le spectacle *Où rien ne luit*.

Il a participé au film *Traceless* de Grégoire Vigneron.

ANNE-MARIE LOOP (LA MERE)

Elle étudie l'art dramatique au Conservatoire Royal de Liège.

Elle enseigne, joue, fait de la radio, du cinéma, fait des photos, aide à la réalisation dans le théâtre pour enfants, dans diverses compagnies, dans le théâtre action.....

Dernièrement, on a pu la voir jouer dans *Un Faust* de J. Louvet (mise en scène de Lorent Wanson) à l'atelier Jean Vilar, *La Mouette* d'Anton Tchekhov (mise en scène de Jacques Delcuvellerie) au théâtre national, *Les exclus* d'Elfriede Jelinek (adaptation et mise en scène par Olivier Boudon) au Théâtre Varia.

EMILIE MAQUEST (SOPHIE)

Elle est sortie de l'INSAS en 2006.

On l'a vue dans *La Marea* création de l'argentin Mariano Pensotti au Kunstenfestivaldesarts 2006. En 2008, elle reçoit le Prix du meilleur espoir féminin pour son interprétation dans *L'Homme des Bois* de Tchekhov, mis en scène par Isabelle Pousseur (Théâtre National), *Le Revizor* de Gogol, mis en scène par Michel Dezoteux (Théâtre Varia) et le rôle de la petite Marie dans *Anticlimax* de W.Schwab, mis en scène par Selma Alaoui (Théâtre Les Tanneurs).

VINCENT MINNE (BYRON)

Il a été formé à l'INSAS à Bruxelles.

Depuis plusieurs années, il a joué en Belgique et en France dans les spectacles d'Armel Roussel, Philippe Sireuil, Bernard Sobel, Michel Dezoteux, Sofie Kokaj, Karim Barras, Christophe Guichet, Alfredo Arias.

BAPTISTE SORNIN (LE PATRON)

Il est sorti de l'INSAS en 2004.

Il a joué sous la direction d'Armel Roussel dans *Hamlet (version athée)* d'après Shakespeare (Lieu Unique Nantes, CDN Genevilliers, Théâtre Varia Bruxelles) puis dans *Pop?* (Théâtre Varia, Maison de la Culture de Bourges, KVS). On l'a vu aussi dans *Game Over* de Jeanne Dandoy (Théâtre National Bruxelles. Tournée Mons, Tournai), *Oedipe à Colone* de Sophocle, mis en scène par Vincent Sornaga (Théâtre Varia) et dernièrement dans *Mars* d'après Fritz Zorn, mis en scène par Denis Laujol (Théâtre Océan Nord). Dans *Anticlimax* de Werner Schwab, spectacle de Selma Alaoui, il jouait le rôle du père.

LES AUTEURS REFERENCES :

Ignacy Witkiewicz est un artiste polonais né en 1885. Il fait partie de cette mouvance avant-gardiste de l'entre-deux guerres avec Schulz et Gombrowicz. De son vivant, ses œuvres n'ont pas rencontré beaucoup de succès : la critique l'a mis en pièce, lui reprochant d'écrire des pièces absurdes et incompréhensibles, de se complaire dans un non-sens gratuit et de se moquer du public - c'est Kantor qui l'a réhabilité dans les années 50. Il s'est suicidé en septembre 1939, fuyant la progression des armées Soviétiques et des Nazis qui avaient envahi la Pologne.

Melville est un romancier, essayiste et poète américain, né et mort à New York (1819-1891). Pratiquement oublié de tous à sa mort, son œuvre maîtresse *Moby Dick* a été redécouverte dans les années 1920. Il est désormais considéré comme l'une des plus grandes figures de la littérature mondiale.

Références

Pour les curieux qui souhaiteraient se plonger dans l'univers de la mélancolie, voici une liste de quelques ouvrages et films dont Selma Alaoui s'est imprégnée pour l'écriture de *I would prefer not to*.

1. Textes

Hermann Melville, *Bartleby the Scrivener*, traduit de l'anglais par Michèle Causse, Flammarion, Paris, 1989

Stanislaw Ignacy Witkiewicz, *La mère*, Gallimard, Paris, 1988

Charles Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*, Gallimard, Paris, 1975

Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi, Dépression et société*, Ed. Odille Jacob, Paris, 1998

Catherine Grenier, *Dépression et subversion*, Ed. Centre Pompidou, Paris, 2004

Friedrich Nietzsche, *Correspondance*, tome II, Gallimard, Paris, 1968

T. Kantor, *Grimaces*, extrait du carnet du metteur en scène (1974)

Paul Virilio, **La Grande Régression**, in *Ravages2, Infantilisation Générale*, Ed. Descartes & Cie, Paris, printemps 2009

Michela Marzano, *Vite un coach !*, in *Ravages2, Infantilisation Générale*, Ed. Descartes & Cie, Paris, printemps 2009

2. Films

Stanley Kubrick's, *Barry Lyndon*

Visconti, *Mort à Venise*

Duras, *India Song*

Jacques Demy, *Les parapluies de Cherbourg*

Jean-Luc Godard, *Une femme est une femme*

3. Théâtre

Frank Castorf, *Dämonen*

4. Visuels

Catalogue de l'exposition *Mélancolie, génie et folie en Occident*, sous la direction de Jean Clair, Gallimard, Paris, 2005

Les photographies de Gregory Crewdson